

un « Lieu du duel ». Les jeux sur les mots rendent compte de cette action de « creusement » à l'intérieur de soi (titre de 1987) et d'« attaque » face au néant. Mais c'est en définitive à un accord auquel parvient le poète qui s'exclame à plusieurs reprises « Nous, pierres », comme s'il s'identifiait à elles, et par elles retrouvait « le goût des origines ». A travers sa mythologie, qui est aussi la nôtre, le poète fonde sa propre quête : « Ce que je cherche, c'est/ Le secret qu'on appelle beauté ». L'art, qu'il travaille sur les mots ou sur les pierres, est cet instrument qui permet de la découvrir.

Guillevic. *Choix de poèmes*, Gallimard, folio jeunesse en poésie, janvier 2003.

Tout Guillevic en cent pages et pour trois euros ! Voilà une édition dont il faut absolument clamer haut et fort la pertinence. Il existait autrefois un *Guillevic un poète* par Gérard Le Dantec malheureusement épuisé. Cette édition supprime le commentaire mais restitue le texte, tout le texte, rien que le texte. Lucie Albertini-Guillevic donne quelques précisions dans « Une vie riche de poésie » et « Une vie en poésie » qui reprend des extraits significatifs de *Vivre en poésie*, (Stock 1982, épuisé). Après ces deux petites introductions qui donnent les éléments bibliographiques nécessaires et suffisants à la compréhension de l'œuvre, celle-ci est donnée dans son entier.

Il s'agit bien sûr d'un choix. Mais il y a lieu de saluer cette sélection. D'abord parce qu'elle n'oublie aucun recueil parmi les vingt-deux parus chez Gallimard, et en présente un vingt-troisième à venir sous forme d'inédits, et ensuite parce qu'elle ne néglige pas les titres parus avant *Terraqué* (1942), tel deux poèmes tirés de *L'Expérience Guillevic*, (1997) et un autre venu de *Requiem* plaquette publiée en 1938 et enfin parce qu'à l'intérieur de chaque recueil le choix des textes est sans doute le meilleur qui pouvait être fait pour cette collection.

Encore l'éditrice ne tombe-t-elle pas dans le défaut de l'édulcoration à laquelle serait soumise une édition destinée au jeune public. Ainsi figurent « Les Charniers » pour *Exécutoire*, sans doute une des séries les plus fortes de Guillevic, œuvre majeure dans tous les sens du terme.

Nous y retrouvons avec plaisir les « Rocs » et les plus célèbres sonnets de 1954, le chant de *Carnac* « Mer au bord du néant/ Qui se mêle au néant » ; « Il y avait/ Donc l'appel de Carnac », et les « Choses » de *Sphère* : « Rond » : « Qu'est-ce qu'il y a donc/ De plus rond qu'une pomme ? » et ce

fameux « Morbihan » toujours d'actualité : « Ce qui fut fait à ceux des miens [...] Je ne peux pas le pardonner ». Il fallait aussi un certain courage pour y inclure quelques éléments d'*Euclidiennes*, avec dessins, essentiels, à l'appui, le cercle et le triangle en bonne place.

Viennent ensuite les longs poèmes-recueils, *Ville, Paroi, Inclus*. Le choix est plus difficile tant l'ensemble se tient. Mais nous relisons avec plaisir « Quand je suis seul/ Je parle », « Nous ferons de la terre/ Une cathédrale sans murs ». Et dans *Inclus* cet art poétique : « Écrire, // C'est faire avec la langue du pays/ Un autre usage ».

Un net changement se produit à partir de *Du domaine*, (1977), où apparaissent les premiers « quanta », ce nom scientifique que le poète a donné à ses courts poèmes que l'on a tôt fait de comparer à des haïkus. Il s'agit d'un concentré d'énergie qui s'échappe par paquets, ici par groupe de distiques de quatre à cinq syllabes : « Le domaine/ Est un rêve// Qui a trouvé/ Son territoire ». Guillevic, à force de concentration parvient à une certaine limpidité non dénuée d'obscurité, autant pour lui même. *Du domaine* est le type même du poème-recueil qui est en soi une recherche et non un aboutissement : « L'hirondelle fera/ Son rapport.// Exact./ Exigu. »

Nous retiendrons d'*Etier* ces « Bergeries » qui sont un des plus beaux chants d'amour que la poésie française ait conçu : « Suppose [...] ». De *Trouées*, on relit avec ravissement ce « Vitrail », curieux autoportrait à la troisième personne : « Il a tellement aimé la lumière// Qu'il la voulait pour tous », qui nous rappelle l'engagement social du poète aux côtés des plus humbles. De même *Requis* est une réflexion sur l'homme : « Fais/ Comme la branche.// Prends patience [...] ».

On se souvient que les deux recueils suivants *Motifs* et *Creusement* avaient marqué les quatre-vingts ans du poète. Tous les deux indiquent une manière d'être autant que d'écrire : « Je ne suis pas/ Une addition d'arbres » dit « La Forêt ». « La Source », dans le second recueil révèle encore une fois une part intime : « C'est près de la source// Que j'ai été appelé, happé/ Par un regard de l'eau.// Depuis lors, ce regard entre nous/ Dure toujours ».

Avec *Art poétique* et *Le Chant*, Guillevic a surpris tout le monde. D'une part il écrivait sur la poésie, ce qu'il disait avoir toujours refusé de faire, d'autre part, il admettait que son anti-lyrisme tenait du chant. « Encore un poème, / Encore un, // Cette pensée t'agace/ Et même elle t'affole », avoue très sincèrement le poète; mais « Le poème / Nous met au monde ». Et dans une sorte de prouesse provocatrice il écrit un poème-recueil où chaque « quantum » contient le mot « chant » : « A vivre le chant/ On gagne/ Sur l'effondrement ».

Nous étions en 1990, le poète était plus qu'octogénaire et l'on pensait qu'il avait donné là son chant du cygne. Nouvelle surprise. L'âge donne au poète des forces nouvelles. Il publie *Maintenant*, signe qu'il vit au présent dans un effort vers l'avenir : « Tu n'as pas réussi/ A faire de tous les instants de ta vie/ Un miracle.// Essaie encore ». Tentative qui résonne encore dans *Possibles futurs* : « Moi, je suis pareil/ Au foin dans la grange », dit « L'Innocent », autre autoportrait.

Après la mort du poète survenue le 19 mars 1997, Lucie Albertini-Guillevic a publié *Quotidiennes*, dont les poèmes, dûment datés, donnent l'impression d'un journal poétique : « Maintenant/ Je n'ai plus d'efforts à faire/ Pour sentir pleinement le monde/ Seconde après seconde. » Elle nous offre, pour clore ce panorama complet, le prochain et dernier recueil à paraître sous le titre *Présent* qui vient faire écho à *Quotidiennes* : « Je ne suis qu'une voix »...

Ajoutons que les illustrations en noir et blanc viennent apporter quelque temps de repos et nous dévoilent Guillevic à travers ses âges et ses écritures.

Robert Sabatier. *Diogène*, Albin Michel, 2001.

Il s'agit là d'une œuvre exceptionnelle. Un livre de 500 pages, qu'il est facile de résumer, car il s'agit tout simplement de la vie de Diogène dans son fameux tonneau. En même temps, le poète a su donner à chacun de ses personnages suffisamment de profondeur pour que ses actes de paroles sonnent comme un discours à méditer. À mi-chemin entre la philosophie et la poésie, cette œuvre prend le risque courageux d'être discrédité par les deux partis. Faire se rejoindre la poésie à la philosophie est, pourtant, une constance de la poésie du XX^e siècle. C'est un œuvre de solitaire, dont le héros est l'emblème.

Elle nous rappelle que Robert Sabatier, est aussi un poète au-delà du romancier à succès, au-delà de l'historien de la poésie (voir son immense *Histoire de la poésie française*).

Il s'agit là d'une œuvre exceptionnelle parce que ce n'est pas un recueil traditionnel. Rares sont les poètes à tenter, à nouveau, au XX^e siècle, une structure loin du poème, proche de l'épopée, en vers décasyllabiques. *Diogène* nous offre une œuvre à mi-chemin entre le poème et l'œuvre dramatique.